Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 30 (1892)

Heft: 29

Artikel: Lo syndiquo et lè z'épenatsès

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-193056

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 18.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ment notable dans le caractère et les mares de Charlot. Il travailla plus régulièrent, fut presque docile et ne parla plus jamais talement à la petite Laïde. Mais, chose arre, à mesure que les mois et même les nées passèrent, il sembla devenir, vis-à-vis elle, d'une timidité qui amusait fort le gros mier.

(La fin au prochain nmméro).

Sur la Riponne.

L'on entend parfois sur les foires des oses vraiment curieuses. Il y a queles années, je me trouvais sur la place la Riponne, à Lausanne, lorsque mon ention fut attirée par un groupe qui ait formé autour d'un de ces indusels ambulants, monté sur un tréteau coiffé d'une casquette de jockey ge et blanche. Je m'approchai. tait un marchand d'habits ou plutôt vieux fonds de magasins, qui, à tueet avec une loquacité sans exemple, forçait à endosser sa marchandise nombreux badauds attentifs à ses és. Plusieurs fois l'idée m'était venue erire un de ces boniments, et cette s, grâce à la sténographie Duployé, ne fut facile d'avoir ce chef-d'œuvre, amusera peut-être un instant vos leurs. Le voici:

Allons, tenez. Messieurs, voilà une itable occasion, un bon marché sans cédent, voici un paletot sortant de z un des premiers tailleurs du bouard des Italiens, très bien fait, très n confectionné, n'ayant jamais servi s de 7 à 800 fois: il est facile de voir ce que j'annonce ést la vérité, car is savez comme moi, Messieurs, un paletot commence toujours à ser sous les coudes, au bout des mans, aux emmanchures et aux boutonres, eh! bien, regardez-le, il est frais me neuf, pas une tache! On peut se mettre sur le dos, de confiance, je ne sle vends pas à la chandelle de résine, t en plein jour; il ne sort ni de spice, ni de la morgue; touchez-en offe, voyez comme elle est mælleuse! Et ce magnifique vêtement, il sera du combien?... Tenez 20 francs! ms j'ai dit 20 francs, un louis. A qui r 20 francs? Tenez 19, 18, 17, 16, 15 cs: heureux celui qui en profitera. dit 15 fr.: allons, haut les mains!... d'amateurs? Pas encore vendu? s à ce prix-là!... Faut-il donc que je volé? C'est honteux, regardez-moi oupe de cet habit-là; il est à la dere mode, ça va comme un gant pour derc d'avoué, pour un jeune godeluvoulant faire une déclaration à sa re et tendre, ou pour aller à la noce son papa ou de sa maman; mais, ca frémir, prenez-le donc et examinezne vous mordra pas.

Allons, 15 fr., à qui ? personne ne dit ? Vous n'avez donc pas le sou dans vos poches, cœurs sans âmes? J'ai dit 15 fr.: Eh bien! tenez, 14, 13, 12, 11, tenez, 10 fr.!... J'en rougis... Comment, pas encore!

» Quoi! il n'y a pas dans la société un Auvergnat qui voudrait me l'acheter 4 fr. en mettant 5 fr. dans une des poches?... Tenez, je ne veux pas le remballer, il sera vendu, combien! Je veux encore diminuer quelque chose. Tenez, 4 fr., 3 fr. 50, 3 fr... Rien, personne! Tenez, 59, 58, 57, 56, 55, 54, 53, 52, 51, 50 sous!... tenez, 40 sous!...'celui qui l'achètera 40 sous, je lui fais une affaire, j'enveloppe le paletot dans une belle feuille de papier blanc, je l'attache avec une ficelle; en rentrant chez lui, il mettra le paletot sur son dos, avec la ficelle il fera des jarretières ou des bretelles, avec la feuille de papier, il fera ce qu'il voudra, mais je le vends 40 sous!... à vous, Monsieur... vendu! »

Aigle, 25 juin 1892. C. T

Lo syndiquo et lè z'épenatsès.

Quand on va à la pinta à Bijou et qu'on démandè on demi-litre et trâi verro, Bijou vo z'apportè la botolhie de 'na man, et dè l'autra, lè trâi verro que tint bliossi avoué sè dâi que l'a fourrâ dedein, que cein n'est pas adé tant ragotteint, kâ sè dâi lâi laissont soveint la marqua; mâ que volliâi-vo! c'est la moudo, et per tsi no on est pas tant dolliet,

Dein lè pintès dè velès, cein ne va pas dinsè; on vo z'apportè lè verro su on pliateau ein toûla, coumeint onna folhie à tâtra, âo bin su on assiéta, que cein est plie honnéto, et on dit mémameint que se vo démandâ dâi cigarès âo bin s'on a onna lettre por vo, on vo cein met su on pliat po vo lo teindrè.

Lo syndiquo Brelin avâi dû allâ on dzo pè Lozena avoué on municipau po dâi z'afférés dè la coumouna et l'aviont étâ dinâ à l'hôtet dâo Grand-Pont, que sè trâovè découtè cllia balla pouponna âo razârè que restè à man drâite quand on va preindrè lo trein. Cé pourro syndiquo est tant bornican que l'est quasu novieint, que cein est rudo eimbéteint quand on ne vâi pas bé coumeint faut. Mais tôt parâi c'est on crâno syndiquo.

Don, quand l'ont z'u coumeinci à dinâ et que l'on z'u medzi la soupa, lo bouli et lo ruti, ion dâi sommeiller apportè âo syndiquo, su on pliat, onna dépêche dâo télégraphe, dâo greffier dè la municipalitâ, po oquiè dè presseint. Lo syndiquo que vâi qu'on lâi teind on pliat, sè peinsè ein li-mémo que l'est onna séconda rachon dè ruti et fà âo sommeilar.

- Grand maci, n'ein vu rein.
- Mâ, repond lo sommeiller, preni adé, l'est onna...
 - Na vo dio, n'ein vu pas mé, fe lo

syndiquo ein lâi faseint lo signo de s'ein allâ.

- C'est onna dépéche, syndiquo, lâi fà lo municipau qu'étài achetâ dè l'autro coté dè la trablia.
- Ah ha! c'est on autro afférè, fâ lo syndiquo et l'allondzè lo bré ein sè revereint po preindrè la dépéche; mà à l'avi que la vâo eimpougni, on autro sommeiller arrevâvè ovoué on pliat d'épenatsès et lo pourro syndiquo que crâi que l'est adé lo mémo, eimpougnè, à la pliace dè la dépéche, on eimbottà dè clliâo tsancrès d'épenatsès totès tsaudès, que l'ein a z'u la man tot eimbardouffàïe, que c'étâi portant foteint po cé brâvo syndiquo, kâ on n'âmè pas que no z'arrevâi dinsè dài farcès per dévant lo mondo.

Gibbon et Volaire.

ANECDOTE.

C'était en 1776. L'historien Gibbon habitait Lausanne, et il était en correspondance avec Voltaire. Ils ne s'étaient jamais vus et ne se connaissaient que par lettres. Gibbon, choqué de ce que Voltaire avait dit de lui dans ses écrits, fit une satire, dans laquelle il peignait le poète comme un homme turbulent, haineux, emporté. Voltaire répondit par une carricature, représentant Gibbon comme un nain, le ventre gros, le visage difforme, Falstaff enté sur Quasimodo. A dater de ce moment, les deux écrivains cessèrent toute correspondance.

Quelque temps plus tard, Gibbon vint à Genève, et alla voir Tronchin, l'ami de Voltaire. — Voltaire se moque de ma tournure, dit l'historien, mais je veux aller à Ferney juger s'il est plus beau que moi!

Tronchin rapporta ce propos à Voltaire. Deux jours après, Gibbon arrive à Ferney et demande à voir le poète. Mais la consigne était donnée: Voltaire avait dit à Mme Denis: « Vous aurez toutes sortes d'attentions pour cet Anglais, c'est un homme d'un grand mérite, et que j'estime beaucoup; mais je ne veux pas qu'il me voie... Il doit repartir comme il est venu.

Madame Denis reçut donc fort bien Gibbon. Lorsque celui-ci fut installé au salon et qu'il eut appris que Voltaire ne voulait pas le voir, il prit place au fauteuil et s'écria:

— Je suis venu pour le voir... S'il ne veut pas se montrer, je ne veux pas m'en aller... je reste.

Il renvoya ses domestiques et sa voiture, et s'installa. La nuit vint, il fallut lui donner une chambre. Il mangea avec les dames de la maison, tandis que Voltaire s'enfermait dans son cabinet. Le lendemain, ce fut la même obstination. Le surlendemain, on lui fit entendre à